

## **1. Wait a minute, something's wrong here** **Mars 1979**

La basse cracha un chapelet d'arpèges. Une petite brune outrageusement fardée, que Véro lui avait présentée mais dont Gilles avait oublié le nom, venait de poser sans ménagement *Get Yer Ya-Ya's! Out* des Rolling Stones sur la platine éraillée. « *Are you ready ?* » On hurla : « *Yer !!!* », et les guitares démarrèrent, désarticulant à nouveau les corps en savantes contorsions.

Gilles, passablement allumé, entreprit de donner la sérénade à Christian et à Véro, la tête jetée en arrière, mimant un Keith Richards douloureusement concentré sur son instrument, et doublant de la voix le riff qu'il connaissait par cœur. Sa main gauche, dont les doigts évoquaient un insecte en perdition, courait sur le manche imaginaire avec vélocité, tandis que les doigts de sa droite semblaient tirer de l'instrument des cris d'une voluptueuse souffrance. Une fille voisine, en longue robe violette et collier en maillechort barbare, vint se poster face à lui et tenta de l'ensorceler en décrivant de subtiles circonvolutions de ses mains autour de son visage. Il l'entrevit à peine à travers ses yeux mi-clos, et redoubla d'ardeur, avant d'engager le même manège : « *I want you so, Babe...* »

La chaleur d'étuve qui régnait dans la pièce, jointe aux athlétiques contorsions, mettait la troupe en sueur. Plusieurs rocks se succédèrent, sans temps mort, entrecoupés par les hurlements de satisfaction du public

sur l'enregistrement *live*, quand enfin la tempête se calma, la musique se fit langoureuse : « *Love in Vain* », un blues que Gilles aimait particulièrement. Les corps, comme des pantins soudain au repos, s'apaisèrent, et, sans qu'il ait le loisir de se poser de question sur le parti à prendre, Gilles se trouva collé à Véro.

– Ça pulse, proféra-t-il en se serrant contre la fille.

Une ampoule nue, au plafond, distillait une lueur blafarde sur le capharnaüm : corps écroulés çà et là sur les parkas, gobelets de carton renversés, cendriers pleins, où des mégots mal éteints achevaient d'épaissir l'atmosphère enfumée. Le niveau sonore était assourdissant. Personne ne conversait, sinon Anne, appuyée contre l'unique meuble des lieux, une table poussée dans un coin et encombrée de canettes de bière et de bouteilles d'alcool.

« *When the train come in the station...* »

Les mains sur sa nuque, la tête contre son épaule, Véro se frottait à lui sans retenue.

– Doucement, blagua Gilles, Anne va faire la gueule...

– M'en fous...

Si bien que, plutôt flatté, malgré l'embonpoint et l'ivresse manifeste de la fille, il se laissa aller aux câlineries. Anne, déçument, ne pouvait être jalouse : on se fâche d'un regard pour une beauté, pas d'un slow avec une copine un peu bourrée... Depuis le début, elle faisait sa tête. Il ne tenait qu'à elle de danser : il le lui avait proposé ; dans une heure comme d'habitude, elle arborerait ses mines fatiguées, prétexterait le gamin pour lui glisser en aparté :

– Tu salueras tout le monde de ma part, je suis crevée, et si je veux être en forme demain pour mes cours...

Véro, elle, ne faisait pas tant d'histoires ; elle aussi irait à la fac demain...

« *And the red light was my mind...* »

Le thème reprenait. Accents déchirants du solo de guitare. Gilles ferma les yeux, mais déjà le public sur l'enregistrement *live* applaudissait, le blues touchait à sa fin. Il se défit de l'étreinte, esquissa une révérence pour camoufler sa gêne dans un rire :

– Ils gueulent pas, les voisins ?

Il retourna vers ce qui au début de la soirée avait dû être le bar, – plus un gobelet propre –, décapsula une canette qu'il apporta à la fille. La musique avait repris, dernier morceau de la face A. Battements énergiques de la rythmique. Jagger soufflait dans un harmonica, la machine à rock redémarrait : « *Midnight Rambler* »...

Véro but au goulot, s'essuya la bouche du revers de la main :

– Je les ai prévenus, permission de minuit...

– Il est presque l'heure...

– Déjà ?

Elle se fraya un chemin parmi les danseurs et s'éloigna vers la chaîne. Quelques instants plus tard, le volume sonore diminua brusquement. Un grand « Oh » de désappointement emplit la pièce : la musique hésita, baissa encore d'intensité, puis remonta, un niveau en dessous. Gilles regarda alentour. Christian suait comme un cheval en rockant avec une nouvelle

cavalière. Anne discutait toujours. Il acheva sa bière tandis que la chanson prenait fin. L'aiguille de la platine, maladroitement manipulée, cracha dans les baffles un raclement assourdissant, puis ce fut le silence, vibrant dans les oreilles comme un essaim d'abeilles.

L'intello à lunettes qui baratainait Anne lui avait lâché les baskets. Gilles en profita pour la rejoindre :

- Tu fais la gueule ?
- Non, pourquoi ?
- Parce que Véro a dansé avec moi...
- J'avais même pas remarqué.
- Elle est un peu saoule, hasarda-t-il.
- Il n'y a pas qu'elle...

Une blonde aux cheveux longs s'assit à même le sol, une guitare à la main. Allées et venues désordonnées. Quelqu'un poussa un « chut », on s'écarta pour laisser s'installer deux autres filles à côté de la guitariste, Anne en profita pour s'esquiver :

- Je suis lessivée, je crois que je vais y aller...

Depuis la rentrée, ils n'étaient plus guère sur la même longueur d'onde. Anne, qui préparait son CAPES, s'inquiétait sans cesse de sa forme du lendemain pour « pouvoir bosser », alors que Gilles, titularisé prof depuis peu, savourait enfin les joies de l'insouciance, après trois années pénibles où sa bourse leur suffisait à peine à payer le loyer et les spaghettis quotidiens.

- Attends encore un peu, on va jouer de la gratte...
- Non, passe-moi les clés, Christian n'aura qu'à te ramener...

Elle enfila sa veste. Antoine dormait seul dans leur petit deux-pièces. La voisine avait beau posséder les clés, et pouvoir intervenir en cas de problème, elle s'inquiétait.

- N'oublie pas, c'est toi qui gardes le petit demain matin, j'ai cours à neuf heures.

L'ami Christian avait rejoint avec sa guitare le groupe de filles qui s'époumonait sur « *Eleanor Rigby* » quand la chaîne stéréo se remit à cracher :

« *There's a red house...* », Jimi Hendrix, un blues, treize minutes pour apaiser les ardeurs... Véro voulait bien prolonger la soirée, mais à condition de baisser le volume et de calmer le jeu. Confusion. La fille à la gratte hésita, tenta un dernier : « *Oh look at all the lonely people...* » puis abandonna, s'appuyant sur son instrument pour se redresser.

- Anne est partie ? s'enquit Christian, remisant sa guitare.

- Oui...

Haussement d'épaules fataliste. Gilles, pour la première fois depuis le début de la soirée, remarqua qu'ils étaient les seuls garçons de la fête. Rien que des filles en dehors d'eux, une dizaine, qui semblaient toutes se connaître et former une bande. Anne et Véro, bien qu'inscrites en fac aux mêmes cours, ne se fréquentaient guère. Il avait fallu que Christian, qui avait rencontré Véro l'été précédent en Turquie, la retrouve par hasard dans un bistrot, pour que surgisse l'idée d'une soirée commune.

– Elles militent vaguement ensemble, avait-il expliqué, groupes féministes, MLF, avortement, contraception, enfin tu vois...

Gilles voyait en effet. Aucune fille n'était particulièrement jolie, mais il se dégageait du groupe des sorcières une puissante animalité, et Gilles en était troublé, comme d'une bizarrerie qui venait troubler l'image un peu sage qu'il se faisait de la femme.

– Tu m'invites à danser ? fit Véro à Gilles.

La question n'attendait pas vraiment de réponse. Il l'enlaça et ressentit à nouveau le trouble de son parfum, tandis qu'elle lui passait les mains sur la nuque et appuyait ses seins contre sa poitrine. Elle se serra contre lui avec application, lui caressa les cheveux. Gilles ferma les yeux, émit quelques restrictions mentales, avant de larguer les amarres et de sombrer dans la chaleur du désir. Gourmandise de la langue, poids des seins, reptations du ventre, étreintes, Véro le cherchait avec indécence. Il sentit son sexe enfler démesurément. La musique avait disparu, disparue la pièce sordide, *black-out, no man's land*. Il revint à lui en prenant conscience qu'il était près de jouir : un mouvement de plus, et son sexe éclaterait. Il abrégéa l'interminable baiser, veillant à ne pas brusquer la fille, puis l'écarta de son ventre et posa les mains sur ses épaules.

– Tu viens ? murmura Véro.

Elle le précéda sans lui lâcher la main. Hendrix faisait pleurer sa guitare. Un couple de nanas se bécotait, enlacées dans la danse, les yeux fermés. Il n'osa chercher

le regard de Christian. Quelques pas, le corridor. Véro ouvrit une porte sur un débarras. Un néon chétif dispensait une maigre lueur. Au sol s'accumulaient cartons vides, boîtes de conserve, bouteilles, un balai. Elle tira la porte sur eux, et commença à déboucler la ceinture de Gilles.

– Doucement..., murmura-t-il, prêt à exploser.

Jeans baissé sur les chevilles, il ôta ses chaussures. Véro s'allongea précautionneusement sur la moquette douteuse, fit glisser son pantalon. Il couvrit son corps, sentit les mains de la fille aller à son sexe, qui, bandé à rompre, fut soudain agité d'un spasme incontrôlable. Il serra les dents, tenta de penser à autre chose, et s'arracha à la caresse en chuchotant douloureusement :

– Attends...

La main s'immobilisa ; Gilles se contracta quelques instants pour éviter le submergement, puis, avec douceur, reprit ses embrassements, tandis que Véro cherchait à nouveau sa bouche.

Attendre, il fallait attendre un peu... Il glissa sur le côté pour en convaincre la fille. Le froid lui coulait le long du dos, et il sentit une goutte perler à son sexe qui, soudain anesthésié, lui sembla se rabougir lamentablement.

Panique. Lentement, il ramena sa main entre les cuisses de la belle, chercha la fente de ses lèvres. Son désir était tombé aussi brutalement qu'il l'avait envahi : l'alcool, Anne, la jouissance prématurée, le froid qui gagnait son corps... Véro voulut se placer tête-bêche. Il se laissa positionner. Espoir crispé de pouvoir lui apporter

un peu de plaisir, vexation de sentir son sexe refuser de répondre à sa volonté. Ils bataillèrent des minutes interminables pour ranimer sa vigueur. Vide, mécanique des gestes. Quelque chose en lui était déconnecté : tout près, dans l'autre pièce, il percevait la musique, des images idiotes naissaient de son imagination et se culbutaient : blancheur de ses pieds glacés sous la lumière livide, acharnement thérapeutique, massage cardiaque, sarcasmes de Christian au retour dans sa voiture, regards de Véro quand il la reverrait, retour auprès d'Anne, sourires gênés et coupables du lendemain, mensonge et gueule de bois...

– Je suis désolé..., murmura-t-il après un temps, alors que Véro donnait des signes de découragement. C'est l'alcool, j'ai trop bu...

Elle s'allongea à ses côtés, silencieuse et immobile, et frissonna :

– Je commence à avoir froid, viens...

Ils se rhabillèrent dans un silence gêné.

« *Wait a minute, something's wrong here* », chantait Hendrix.

Gilles cherchait un mot plaisant, pour redresser la tête et échapper à la conscience commune de la déroute. Mais il ne trouva rien. Véro remonta le zip de son pantalon, éteignit la lumière et rejoignit les autres, pendant qu'il allait à la cuisine se passer la tête sous le robinet.

## **2. Salade de pissenlits au Gasoil**

***Avril 1979***

Le panier était plein. Vincent y jeta le pissenlit qu'il venait de couper, essuya la terre qui collait à la lame de son canif et se redressa. Malgré le soleil, la douceur printanière se faisait attendre. Sur les montagnes en face resplendissait déjà le vert des jeunes pousses ; mais les prés, en contrebas, restaient encore couverts de plaques de neige, et une bise glaciale soufflait des sommets sur les pentes du vallon.

Il reprit sa marche, souriant à l'idée qu'à peine deux ans auparavant, il aurait hurlé à la seule pensée de vivre plus d'une semaine à la campagne. Il y avait les copains, les bières interminables autour des tables des bistrots, les manifs, l'odeur de l'encre des stencils imprimés à la hâte, la castagne avec les flics... Et puis, brusquement, il en avait eu marre de « glander », marre de la réflexion stérile et des petits matins pâteux.

L'inaction lui pesait. À quoi bon la théorie ? Il fallait la vivre : les intellectuels à l'usine, les professeurs aux champs...

Il avait poussé la porte d'une Formation Professionnelle pour Adultes, s'était inscrit en section « Charpente-Bois », et avait suivi les cours avec assiduité. Son aura parmi les crypto-maos s'en était accrue : on citait ses propos et son attitude en exemple, au point que certains culpabilisaient de ne pas suivre sa voie. Il en avait joué quelque temps, non sans malice, puis avait pris ses

distances, prétextant des cours, des stages en entreprise, avant de partir en élucubrant d'ambigus propos : « Je pars sur les chemins de mon destin : peut-être un jour me verrez-vous construire une cathédrale ou une Maison du Peuple, à Cuba ou à Vientiane », laissant probablement ses camarades de lutte en proie au désarroi profond de voir partir le plus actif et le plus convaincu des leurs.

Il en riait encore ; mais la bergerie, dont il avait tracé au sol le plan qu'il devinait en contrebas, valait bien toutes les constructions mentales des soirées de sa vie d'étudiant, et un shilom d'herbe, toutes les cuites du monde. Son CAP en poche, il avait réussi à échapper au service militaire en jouant les dingues et avait pris la route pour son « tour de France », louant ses bras et sa petite expérience à qui voulait bien lui assurer le gîte et le couvert.

Aussi, installé depuis deux semaines chez Alex, un jeune éleveur retourné à la terre et dont il avait appris dans un bistrot qu'il cherchait quelqu'un pour construire un bâtiment agricole, Vincent se laissait-il aller aux bonheurs des promenades et de l'architecture. La popote était bonne, Alex s'avérait un agréable compagnon, heureux de la présence d'un interlocuteur avec qui rêver, et à qui faire partager sa passion. Plus bas, la cheminée de la vieille ferme où il avait posé son balluchon, fumait ; Vincent songea au lard qu'ils grilleraient dans l'âtre, à la salade de pissenlits qu'il rapportait, et accéléra le pas.

L'herbe rase était jonchée de fientes de moutons, petites billes noires et dures ; des flocons de laine s'accrochaient

aux clôtures barbelées, tels des haillons. C'était de toute la région la seule richesse, comme Alex le lui expliquait souvent le soir, devant un verre de quetsche : une agriculture de montagne, pauvre, en voie de disparition, mais à ressusciter, faute de quoi tout le massif vosgien retournerait en friche en quelques années, des hectares et des hectares de vaine pâture, que personne ne se disputait, vu la minceur des gains et la dureté du travail.

– On ne s'improvise pas berger, se plaisait à conter Alex. Tous les rigolos qui ont voulu jouer les Marie-Antoinette se sont cassé la gueule, tôt ou tard.

Vincent se moquait de lui :

– Je sais, il faut des diplômés...

– Non, mais c'est du boulot de soigner un troupeau... Pourquoi crois-tu que je t'ai proposé de me donner un coup de main ? Si j'avais du temps, je serais bien capable de monter une charpente...

Vincent riait. Ce n'était pas la seule raison, et Alex, malgré sa pudeur, devait bien le reconnaître : à force de vivre seul ici, on finissait par tourner chèvre... Deux cents habitants au village à la fin du XIX<sup>e</sup>, à peine la moitié à présent.

Les maisons tombaient en ruine, ou étaient rachetées par des citadins, qui y passaient week-ends et vacances... Avec ça, un kilomètre de mauvais chemin de terre pour aller de la ferme au village, la neige en hiver, le premier ciné correct à une heure de route...

Mais cela changerait, cela était déjà en train de changer : le tourisme attirait, un promoteur avait construit dans

un bled voisin quelques résidences en copropriété, des jeunes surtout s'installaient un peu partout dans le coin, à filer la laine, à rêver de communauté, avides d'air pur et d'espace... La preuve : Alex, lui-même, qu'était-il venu foutre là ? et lui, Vincent, pourquoi s'y était-il arrêté, au lieu de continuer vers des climats meilleurs ?

« *Mon Dieu, que la montagne est belle...* »

Les élucubrations se poursuivaient souvent fort tard dans la nuit, avec une fougue telle de la part d'Alex que Vincent se demandait parfois si son ami ne voulait pas se convaincre d'abord lui-même... Mais le lendemain, la dextérité avec laquelle Alex rassemblait son troupeau, donnait des ordres à son chien ou soignait une brebis, infirmait son sentiment de la veille : non, Alex avait raison de se distinguer des « zippies » de bistrot ; lui, véritablement, semblait avoir ça dans la peau.

Au souffle glacial qui montait de la vallée déjà plongée dans l'ombre, Vincent comprit que le soleil avait baissé. Il devait être cinq heures. Il lui restait une demi-heure de marche avant de rejoindre la ferme, que lui cachait à présent un repli du plateau.

Il accéléra le pas, pour rentrer avant le retour d'Alex et préparer le dîner, quand le bruit lui parvint au hasard du vent, rythmé, régulier, sourd d'abord puis doublé d'un cliquetis métallique : la Machine... Il s'arrêta : tout le monde dans la vallée ne parlait que d'elle, Alex s'en inquiétait parfois, au cours de ses confidences d'après-dîner, sans jamais avoir manifesté la curiosité ou le

désir d'aller y jeter un coup d'œil : « Ce serait leur faire trop d'honneur, à ces sagouins ! ». Et malgré ses balades quotidiennes, Vincent lui-même n'avait jamais tenté d'aller y voir de plus près. Il prêta l'oreille pour essayer de préciser la direction d'où venait le bruit, étonné qu'à cette heure les ouvriers qui devaient la servir n'aient pas encore quitté le chantier. Il avança de quelques pas prudents sur sa gauche, le souffle en arrêt, comme un chasseur à l'affût. Le ronflement peu à peu se rapprocha, et il repéra des traces de camion sur l'herbe couchée : elles le mèneraient forcément à destination. Il les rejoignit, et les suivit durant quelques minutes jusqu'au sommet du plateau : le bruit s'amplifia, il ne s'était pas trompé : elle était là, dans un creux du terrain, toute jaune, à peine plus imposante qu'un gros tracteur, mais surmontée d'une sorte de guillotine où travaillait une lourde vis qui forait avec régularité.

Pas d'ouvriers ni de camion : sans doute l'avaient-ils laissée fonctionner le temps d'un aller-retour, alimentée par une grosse citerne noire, en surplomb, quelques mètres au-dessus d'elle. L'engin avait quelque chose de monstrueux, presque vivant, comme une bête butée, espèce de grand échassier qui plongeait son bec pour fouiller la terre, avec une obstination qui faisait frémir le sol jusque sous les pieds de Vincent. Il resta immobile, fasciné, avant d'oser l'approcher, précautionneusement, comme s'il avait craint de la déranger dans son travail. De longs tubes de roche, extraits du sous-sol, les fameuses « carottes » dont Alex disait qu'elles étaient les seules

qu'on pouvait tirer de cette terre inculte, s'alignaient au pied du bloc-moteur, énorme, dont les pistons et les arbres fonctionnaient avec une précision d'horloge. Quelques traits, chiffres et lettres incompréhensibles y découpaient des tranches. Vincent supposa qu'ils indiquaient la profondeur d'extraction. Seul au milieu de la lande déserte, le monstre avait quelque chose d'effrayant et de dérisoire à la fois, relié par un mince tuyau à la citerne, comme un malade peut l'être à une poche de sang. Son talon d'Achille... Toute cette puissance ne tenait qu'à un tube. Pour peaufiner le rapport qu'il ne manquerait pas de faire à Alex, Vincent compta les carottes : une de quatre mètres environ, deux autres plus courtes. Ce devait être les couches supérieures, et la machine à présent sondait sans doute plus profond. Il s'approcha du moteur, en nota mentalement la marque, le nombre de cylindres, puis remonta près de la citerne, qui rendit un son sourd sous le choc de son poing. Il ne s'était pas trompé : du fuel, il y en avait bien mille litres.

Derrière les crêtes, en face, le soleil sombrait. Le métal noir de la citerne lui parut soudain glacial. Alors Vincent sourit, songea qu'il était temps de rentrer et sortit son canif de sa poche. Comme il avait fait pour les pissenlits, il en ouvrit la lame, l'approcha du tuyau de caoutchouc à l'endroit où il prenait bouche avec le robinet de la cuve, desserra rapidement la vis du collier métallique, et, d'un coup, sur deux ou trois centimètres, le fendit dans sa longueur. Un peu de gasoil gicla ; Vincent observa le jet, hésita un instant à trancher le latex plus largement.

Mais, entraînée par le poids du liquide qu'elle contenait encore, et sous la pression du carburant dans la cuve, la gaine glissa du bec de métal en rendant une giclée de gasoil, avant de se couler sur l'herbe comme un serpent. Vincent replia son canif, flaira ses mains. Le liquide s'épanchait avec lenteur de la citerne, empuantissait l'air, et se répandait au sol en flaque sombre. Vincent songea que dans moins d'une heure, la cuve se serait vidée ; le fuel, suivant la pente, coulerait tout naturellement dans le creux du terrain où il stagnerait, isolant la machine, telle une île, au milieu d'un océan de gasoil. Les carottes seraient perdues, le forage à reprendre.

Rapidement, il regagna le plateau, tandis que derrière lui la machine lançait, agonisante, ses derniers assauts, avant de mourir pour laisser s'installer le silence.